

Le cinéma mondial comporte peu de figures au destin aussi tragique que celui de Max Linder. Première star planétaire du septième art, il fut un acteur et cinéaste brillant qui rivalisait avec Charlie Chaplin et qui fut, entre autres, un des inspirateurs des Marx Brothers, de Pierre Etaix et de Jacques Tati. Il se suicida en 1925. Bien plus tard, il fallut tout l'acharnement de sa fille Maud, partie à la découverte d'un père qu'elle ne connaissait pas, pour retrouver une partie essentielle de son œuvre et que lui soit restituée la place qui est la sienne dans l'histoire du cinéma.

Max Linder, de la comédie au drame

Jean-Jacques Sadoux

Jean-Jacques Sadoux est enseignant et animateur de ciné-club.

ACTEUR PUIS METTEUR EN SCÈNE D'UNE EXCEPTIONNELLE PRODUCTIVITÉ

Gabriel Leuvielle, qui allait prendre le nom de scène de Max Linder, naît en 1883 dans une famille de vigneronns aisés du bordelais, à Saint-Loubès. Il débute dans la carrière théâtrale à Paris en 1904 et à partir de 1907 il devient acteur de cinéma. Il imprime de plus en plus sa marque sur les très nombreux films qu'il tourne (jusqu'à un par jour à certains moments !) et il réalise notamment en 1909 un premier petit chef-d'œuvre intitulé *Max et la doctoresse*, variation désopilante sur le thème du mariage et des conventions bourgeoises¹. À partir de 1911, devenu son propre metteur en scène, il accède à une renommée internationale. Au début de la Première Guerre mondiale, bien que réformé, Max

Linder parvient à se faire enrôler dans les services de santé de l'armée. Il sera blessé et gardera toute sa vie des séquelles tant physiques que psychologiques de cette période.

LA PÉRIODE AMÉRICAINE ET SA FIN TRAGIQUE

Le premier séjour de Max Linder aux États-Unis a lieu en 1916-1917 mais, en raison de graves problèmes de santé, il doit rentrer en France non sans avoir réalisé quelques films aujourd'hui perdus, à l'exception de *Max Wants a divorce* (Max veut divorcer) qui préfigure de manière étonnante l'univers des Marx Brothers avec un final délirant dans la salle d'attente d'un psychiatre.

Deux ans plus tard Linder tente sa chance à Hollywood, devenue capitale mondiale du cinéma, qui exerce sur lui une réelle fascination.

¹ Visible sur YouTube dans une copie médiocre.

Entre 1919 et 1923 il aborde pour la première fois le long métrage² en réalisant successivement *Seven years bad luck* (« Sept ans de malheur ») qui contient le célèbre gag du miroir brisé³, repris douze ans plus tard par les frères Marx dans *Duck's Soup* (« La soupe aux canards »), ainsi qu'une scène (dans la cage aux fauves⁴) dont s'inspira Chaplin dans le *The circus* (« Le cirque », 1927) pour impressionner l'élue de son cœur. Son film suivant, pastiche surréaliste et unique dans l'histoire du cinéma des *Trois mousquetaires* d'Alexandre Dumas, *The three must-get-theres* (« L'étroit mousquetaire », 1923), lui vaut un beau succès populaire mondial. « Pour la première fois, grâce à vous, le cinéma français remporte en Amérique victoire et succès sans précédent » lui télégraphie Charlie Chaplin.

Cela étant, épuisé, Max Linder rentre en France. Quelques mois plus tard, en proie à une violente crise de jalousie et dans un état de profonde dépression, il tue sa jeune épouse et se suicide.

UN CINÉMA PENSÉ, À LA FOIS DRÔLE ET POÉTIQUE

À une époque où l'on considérait, en France et plus encore aux États-Unis⁵, que le scénario était sans importance et pouvait être improvisé au dernier moment, Max Linder s'en faisait l'ardent défenseur. Dès ses premières bandes il s'était attaché à construire des intrigues cohérentes, tranchant avec la faiblesse des premiers burlesques français et américains qui étaient souvent de simples courses poursuites ou des farces grossières. Le grand Mack Sennett



SOURCE PHOTOPLAY

lui-même, père fondateur du burlesque américain, mit longtemps à s'affranchir du laisser-aller général qui prévalait avant Charlie Chaplin.

Si l'on compare les films de Max Linder avec ceux des studios Mack Sennett produits à la même époque, on ne peut que constater l'écrasante supériorité du Français sur ses rivaux américains. *Love, speed and thrills* (1915) ou *Dollars and sense* (1916), pour ne prendre que deux exemples, sont bien loin de la rigueur et de l'inventivité de films comme *Max victime du quinquina* (1911) ou *Max pédicure* (1914).

On trouve parfois chez Linder des trouvailles étonnantes, empreintes d'une réelle poésie. Prenons par exemple cette courte bande de 1914 intitulée *L'anglais tel que Max le parle*. Ce dernier se trouve dans un compartiment de chemin de fer avec une ravissante jeune Anglaise qui ne parle pas un mot de français et Max est, lui, incapable de s'exprimer dans sa langue. Eh bien qu'à cela ne tienne, c'est avec un bloc-notes qu'il lui fera la cour sous forme de petits dessins !

Autres trouvailles : dans *Max a peur de l'eau* (1912) l'utilisation

Max Linder en 1922

² Lesdits longs métrages, par exemple *Sept ans de malheur* et *Be my wife*, ne sont pas exempts de gags douteux qui introduisent, dans la grande tradition américaine de l'époque, des passages ouvertement racistes à l'égard des Noirs (alors que ses films de la période française ne possèdent pas la moindre allusion ethnique ou raciale).

³ Son majordome a brisé involontairement le miroir de Max. Le lendemain, pour ne pas avouer sa bévue, il reproduit en faux reflet tous les mouvements de son patron en train de se raser.

⁴ Enfermé par inadvertance dans une cage avec un lion, Max met au défi les policiers à sa poursuite de le rejoindre... jusqu'à ce que le fauve se réveille !

⁵ Voir mon article « Des hommes de lettres dans les mines de sel californiennes » (*Diasporiques* n° 41, avril 2018, p. 48-52).

Max Linder apporte à la comédie, passée du théâtre à l'écran, un style personnel d'une grande modernité. Il concilie le burlesque avec le réel et transforme la grosse farce en comédie d'observation lestée et gracieuse.

Costa-Gavras

d'« effets spéciaux » à la Méliès (des vues sous-marines du ballet des poissons) témoigne là encore de l'humour tout empreint de poésie de Linder ; dans *Max et Jane veulent faire du théâtre* (également de 1912) la fin du film est un stupéfiant travelling arrière révélant au spectateur médusé que la dernière séquence se déroulait sur une scène de théâtre et non pas dans la vie réelle comme les précédentes.

UN CINÉMA FÉMINISTE ?

C'est une question qui peut paraître incongrue dans le contexte social de l'époque mais que légitime un certain nombre des courts métrages de Linder.

Prenons par exemple *Les vacances de Max* (1914). Max devant sortir tente d'enfiler son manteau. Il s'avère d'une maladresse insigne pour passer l'une des manches. Il n'y réussit finalement que grâce à l'aide de sa jeune femme. Le gag est monté à la perfection, avec une grande sobriété, sans redondance. Mais cette scène peut être lue à deux niveaux, celle d'une pure invention comique bien sûr mais aussi celle d'une allusion critique au comportement infantile de certains hommes.

Il en est de même dans *Max reprend sa liberté* (1912). L'épouse de Max, à la suite d'une dispute avec lui, quitte le domicile conjugal pour

s'installer chez sa mère. Confronté aux différentes tâches domestiques, Max fait preuve d'une maladresse insigne. Derrière une succession de gags tournant en dérision son incompetence, se dessine un hommage à celles qui accomplissent discrètement un travail jamais réellement pris en considération.

UN CINÉMA À PORTÉE SOCIOLOGIQUE

Dans la mouvance des meilleurs romanciers contemporains Max Linder restitue parfaitement le climat de la France bourgeoise du début du xx^e siècle. Avec les frères Caillebotte (Gustave le peintre et Martial le photographe), il est l'un de ceux qui ont le mieux décrit et illustré cette période qu'on a coutume d'appeler la *Belle Époque*, le luxe et cette soif de jouissance qui caractérisaient les classes aisées.

Max Linder est celui qui sur l'âme d'un Gavroche affiche la silhouette d'un prince.

Max est cinéma comme le cinéma lui-même.

Louis Delluc

Les codes de vie et les loisirs de cette frange de la société sont évoqués avec un grand réalisme, donnant aux films de Linder un aspect documentaire saisissant. Tout comme Chaplin, Linder décrit un monde qu'il connaît bien par sa naissance et son éducation⁶. Les scènes d'intérieur ne sont pas toutes des toiles peintes, comme le voulait la tradition théâtrale qui imprégnait alors le cinéma. Elles sont souvent filmées dans de véritables demeures, avec leur mobilier d'époque.

⁶ Il incorpore même dans l'un de ses films (Max en convalescence, 1911) sa maison natale et ses parents dans leur propre rôle.

Les scènes tournées en extérieur nous replongent dans des rues où de rares automobiles côtoient des *tilburies* et autres calèches. Et la scène d'ouverture de l'arrivée du train dans la gare de Saint-Loubès est un délicat hommage aux frères Lumière dont il reprend le plan d'ouverture du film le plus célèbre.

CHARLOT HÉRITIER DE LINDER ?

Dans quelle mesure le *Little tramp* (Charlot) est-il redevable du personnage interprété par Max Linder ?

À première vue tout les oppose : l'accoutrement, les lieux fréquentés, le style de vie et les activités. En fait Chaplin a fait plus que de s'inspirer du personnage de Max : il en a soigneusement pris le contre-pied. Au dandy raffiné et aristocratique il oppose un vagabond famélique luttant pour sa survie ; à l'élégance vestimentaire de Max (haut de forme, jaquette et gants blancs) il répond par une tenue de clochard avec des vêtements étriqués, un chapeau melon cabossé et des savates délabrées. La lutte pour la vie, la faim et les humiliations qui sont le lot quotidien de Charlot sont aux antipodes des activités et préoccupations mondaines de Max. Comment dès lors le public populaire a-t-il pu s'identifier à Max, dont le mode de vie et l'environnement social étaient à mille lieux du sien, alors que le personnage de Charlot était proche des préoccupations quotidiennes de beaucoup de spectateurs et en tout cas qu'il évoluait dans un monde qui leur rappelait plus le leur ?

Il y avait probablement dans l'immense popularité de Max Linder un regard d'envie et une fascination pour un mode de vie souvent inaccessible

Au seul et unique Max, le professeur, de la part de son disciple.

C'est le plus grand homme du cinéma français. Lui seul, avant tous les autres, a compris la simplicité nécessaire du cinéma. Il a montré une intelligence prodigieuse dans l'exécution de ses films. C'est un vrai comique et un vrai humoriste.

Charlie Chaplin

à la majorité des spectateurs. Mais la critique de ce monde frivole et la mise en relief de ses comportements ridicules et de ses préjugés conduisaient aussi ceux-ci à percevoir le personnage de Max comme l'un des leurs égaré parmi les riches.

UN SAUVETAGE MIRACULEUX

On doit à Maud Linder (1924-2017) le merveilleux travail de sauvetage et sauvegarde des films de son père, un homme qu'elle n'a pour ainsi dire jamais connu (elle n'avait qu'un an à la disparition de ses parents). Volontairement détruits par la famille de Max, ses films avaient presque tous disparu. Maud a pu retrouver certains d'entre eux. Elle est aussi l'auteur de deux films de montage très informatifs : *En compagnie de Max Linder* et de *L'homme au chapeau de soie*. Elle n'aura malheureusement pas connu le bonheur de voir la résurrection (sans équivalent dans l'histoire du sauvetage des œuvres perdues) du film que son père considérait comme le meilleur de sa carrière, *The three must-get-there's*, précédemment évoqué dans cet article. À partir d'une médiocre copie existante, très incomplète de surcroît, de fragments provenant du

monde entier et d'un fabuleux travail utilisant toutes les ressources du numérique, elle nous permet de redécouvrir cette œuvre dans sa quasi-intégralité.

Le site internet *YouTube* propose un choix très large des films de Max Linder (courts métrages et longs métrages) dans des copies dont la qualité varie malheureusement beaucoup de l'un à l'autre. On peut voir ces films dans les meilleures conditions en se procurant deux coffrets remarquables : *Le Cinéma de Max Linder*, aux Éditions Montparnasse, qui contient une sélection de dix des meilleurs courts métrages de la période française et, chez Lobster, *Max Linder, longs métrages américains*, qui contient aussi les deux documents réalisés par Maud Linder. ☺